NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

120 N° 1 Janvier-Mars 1998

Simon, Bossuet et la Bible

Vincent BEDON

p. 60 - 74

https://www.nrt.be/fr/articles/simon-bossuet-et-la-bible-13

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Simon, Bossuet et la Bible

Alors qu'au XVI[e] siècle déjà les Réformés adoptent les outils de la critique textuelle mis au point par les humanistes et établissent les textes grecs et hébreux de la Bible, du côté catholique, un siècle plus tard, on est encore loin d'utiliser ces instruments profanes pour les livres saints, reçus à la lettre, sans souci de critique littéraire ou historique. La controverse qui opposa l'oratorien Richard Simon (1638-1712)[1] à Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)[2] est, de ce point de vue, d'un intérêt majeur pour l'histoire de l'herméneutique et de l'exégèse. Nous voudrions en retracer les grandes lignes. La présentation des personnages faite, nous aborderons leur controverse sur l'inspiration et l'authenticité des livres saints et examinerons par la suite leur débat sur la nature et l'articulation des sens de l'Écriture.

I.- Les protagonistes

L'affaire fut lancée par un ami de Bossuet, Nicolas Thoynard, qui remit à Bossuet la table des matières de l'*Histoire critique du Vieux Testament,* que Richard Simon s'apprêtait à publier. Nous sommes en 1678. L'intitulé du cinquième chapitre («Preuve des additions et autres changements qui ont été faits dans l'Écriture, et en particulier dans le Pentateuque. Moïse ne peut être l'auteur de tout ce qui est dans les livres qui lui sont attribués») émut grandement l'évêque qui fit interdire l'ouvrage, entendant sauver ainsi l'inspiration des textes sacrés[3].

Éminent théologien, formé par l'étude de l'Écriture et des Pères de l'Église, Bossuet avait d'abord étudié la Bible en orateur, en

---

1. Pour une présentation générale de la vie et de l'œuvre de R. Simon, voir J. LE BRUN, «Simon», dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, fasc. 71, Paris, Letouzey et Ané, 1996, col. 1353-1383.

2. Pour une introduction à l'œuvre de Bossuet, voir B. VELAT, «Introduction» des *Œuvres de J.-B. Bossuet,* coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1961.

3. Dans une lettre envoyée bien plus tard (19 mai 1702) à M. de Malezieu,

notant avec enthousiasme les formules saisissantes, les métaphores marquantes. Devenu précepteur du Dauphin (1673), il reprit ses études classiques et relut de façon détaillée les auteurs païens. Par la suite il appliqua aux Livres saints les principes qu'il s'était forgés, s'attachant principalement aux pages de la Bible qu'il considérait comme étant les plus claires et qui se trouvaient traduites et commentées.

C'est ainsi qu'un an après avoir fait procéder à la destruction des exemplaires de l'*Histoire critique du Vieux Testament,* Bossuet écrit, en 1679, sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* (1679). Confronté à la critique des protestants et même de certains catholiques, il se remet aux études, révise son grec et apprend l'hébreu. Il relit la Bible et les Pères, d'une manière qui se veut scientifique, s'entourant de ce qu'on appela alors le «petit Concile», cercle de savants où l'on trouve Mabillon, Fleury, Fénelon, Renaudot et Nicolas Thoynard. Ensemble ils comparent les versions, cherchent à résoudre les difficultés, sans pourtant recourir aux méthodes de la critique profane. Jusqu'à sa mort, Bossuet travaillera au grand ouvrage apologétique qu'il voulait opposer à la nouvelle critique biblique. Demeuré inachevé, cet ouvrage sera publié en 1743 sous le titre: *Défense de la tradition et des saints Pères.*

Richard Simon était issu d'une famille d'artisans laborieux. Il fit ses études à Dieppe chez les oratoriens, où il s'appliqua à l'étude des auteurs classiques et apprit le grec. Après avoir songé devenir jésuite et une première tentative d'entrée au noviciat de l'Oratoire, il vient à Paris, où il étudie la théologie et se passionne pour l'histoire, l'hébreu, le syriaque et les commentaires de la Bible. Il lit saint Thomas, Suarez et des auteurs protestants. En 1662, il entre finalement chez les oratoriens.

Régent de philosophie à Juilly, il s'entoura de livres et de manuscrits qu'il catalogue. Ordonné prêtre en 1670, cet autodidacte devint l'un des meilleurs érudits en matière biblique.

---

paraître dans quatre jours, avec toutes les marques de l'approbation et de l'autorité publique. J'en fus averti très à propos, par un homme bien instruit, et qui savait pour le moins aussi bien les langues que notre auteur. Il m'envoya un index et ensuite une préface, qui me firent connaître que ce livre était un amas d'impiétés et un rempart du libertinage. Je portai le tout à M. le Chancelier... Ce ministre envoya ordre à M. de la Reynie de saisir tous les exemplaires... Tout y était plein de principes et de conclusions pernicieux à la foi. On examina si l'on pouvait remédier à un si grand mal par des cartons; car il faut toujours tenter les voies les plus douces: mais il n'y eut pas moyen de sauver le livre, dont les mauvaises maximes se trouvèrent répandues partout; et après un très exact examen que je fis avec les censeurs, M. de la Reynie eut ordre de brûler tous les exemplaires au nombre de douze ou quinze cents, nonobstant le privilège donné par surprise, et sur le témoignage des docteurs.» (J.-B. BOSSUET, *Œuvres choisies*, édit. J. CALVET, Paris, Hatier, 1917, p. 593-594).

Il écrit, enseigne, correspond avec des érudits catholiques et protestants, traduit livres et manuscrits de théologiens orientaux et de rabbins, collabore avec les pasteurs réformés de Charenton au projet d'une nouvelle édition critique de la Bible (1676), et finalement rédige cette *Histoire critique du Vieux Testament* qui le met en conflit avec Bossuet. Dans cet ouvrage, il définit l'esprit et la méthode de son travail et pose les principes de sa critique biblique: connaissance des différents états du texte selon les temps et les lieux, distinction entre inspiration et authenticité..., principes jugés désastreux pour la foi par Bossuet. Nous n'aborderons ici que deux points sur lesquels Simon et Bossuet s'opposent, celui de la distinction entre inspiration et authenticité des livres sacrés, et celui de l'interprétation ou des sens de l'Écriture.

II. - Inspiration et authenticité

Pour Richard Simon, l'Écriture, sur laquelle repose toute la «religion», c'est-à-dire la foi et la théologie, vient immédiatement de Dieu, seule autorité qui la rend infaillible, même si Dieu s'est servi du ministère des hommes. Cette affirmation de principe se trouve dès le premier chapitre de l'*Histoire critique du Vieux Testament:*

> On ne peut pas douter que les vérités contenues dans l'Écriture Sainte ne soient infaillibles et d'une autorité divine, puisqu'elles viennent immédiatement de Dieu, qui ne s'est servi en cela du ministère des hommes, que pour être les interprètes. Aussi n'y a-t-il personne, soit juif ou chrétien, qui ne reconnaisse que cette Écriture, étant la pure parole de Dieu, est en même temps le premier principe et le fondement de la Religion... Mais comme les hommes ont été les dépositaires des Livres Sacrés, aussi bien que de tous les autres livres, et que les premiers originaux ont été perdus, il était en quelque façon impossible qu'il n'y arrivât plusieurs changements, tant à cause de la longueur du temps, que par la négligence des copistes[4].

Simon ne met pas en doute l'infaillibilité des textes sacrés, mais la «fiabilité» de leur transmission humaine. Comme tout livre, la Bible connaît l'épreuve du temps. Diffusée plus que tout autre livre, elle a donné lieu à de nombreux manuscrits, ce qui multiplie les risques d'erreurs de copistes et de versions. Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il eût fallu que quelque Providence se manifeste. Or tel n'est pas le cas.

---

4. R. SIMON, ***Histoire critique du Vieux Testament***, Rotterdam, Reinier Leers, 1685 (ch. 1).

Par ailleurs, Simon n'hésite pas à prendre distance à l'égard des commentaires bibliques des Pères grecs et latins. Seuls deux d'entre eux trouvent grâce à ses yeux: Origène et saint Jérôme.

> Le plus savant des Pères après Origène est sans doute saint Jérôme, qu'on peut appeler en quelque sorte l'Origène des latins... Il surpassait même Origène en ce qu'il savait beaucoup mieux que lui la langue hébraïque... Mais on peut dire qu'il a eu plus que tous les autres Pères les qualités nécessaires pour bien interpréter l'Écriture sainte, parce qu'il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec et le latin... À quoi l'on peut ajouter qu'il avait lu tous les auteurs, soit grecs ou latins, qui avaient écrit avant lui sur la Bible. Enfin, il était savant dans les livres des auteurs profanes[5].

En ce qui concerne Augustin, Simon apprécie le fait que celui-ci «recommande avant toutes choses à ceux qui veulent étudier l'Écriture de s'appliquer à la critique de la Bible et de corriger les fautes de leurs exemplaires»[6]. Mais il regrette qu'Augustin n'ait pas appliqué ce principe. Seule, en effet, la connaissance des langues originales des textes saints permet de comparer les manuscrits, de choisir les bons textes, d'apprécier les versions. Pour ce faire, une bonne connaissance des auteurs profanes et l'étude critique de leurs œuvres sont aussi requises. L'Église ancienne a donc pratiqué à sa façon par le passé ce travail de critique textuelle[7]. Simon, reprenant le flambeau, propose une approche rationnelle et critique de l'Écriture, pour étudier tout ce qui y paraît mystérieux. Il se considère ainsi dans la droite ligne d'Origène et de Jérôme, persuadé que ces livres sont divins et inspirés, quoique leur inspiration ne vienne pas des copistes juifs, grecs et latins[8].

De telles convictions ne vont pas de soi chez les catholiques. À preuve ce conseil donné par Bossuet à des religieuses: une lecture simple, dans la foi, suffit.

> On trouvera, en quelques endroits de l'Écriture, certains récits et certaines expressions, auxquels il n'est pas nécessaire que tout le

---

5. *Ibid.*, p. 389-390.
6. *Ibid.*, ch. I, p. 1.
7. «L'Église a eu dès les premiers siècles du christianisme des savants hommes qui se sont appliqués avec soin à corriger les fautes qui se sont glissées de temps en temps dans les livres sacrés. Ce travail, qui demande une connaissance exacte de ces livres et une grande recherche des exemplaires manuscrits, s'appelle critique, parce qu'on juge des meilleures leçons qu'on conserve dans le texte. Origène s'est rendu recommandable par cette sorte d'étude, non seulement parmi les Grecs, mais même dans tout l'Orient où les bibles qu'il avait corrigées ont été préférées d'un commun consentement à toutes les autres» (*ibid.*, Préface).
8. R. SIMON, *De l'inspiration des livres sacrés, avec une réponse au livre intitulé «Défense des sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du vieux Testament par le prieur de Bolleville»*, Rotterdam, Reinier Leers, 1687, p. 6.

> monde s'attache. Le Saint-Esprit a eu ses desseins en les insérant dans les saints livres... La plus utile observation qu'il y ait à faire sur la lecture de l'Écriture est de s'attacher à profiter de ce qui est clair, et de passer ce qui est obscur en l'adorant, et soumettant toutes ses pensées au jugement de l'Église[9].

Certes Bossuet reconnaît — et Simon le fait remarquer[10] — que les textes bibliques ont subi des retouches en divers endroits, notamment dans le Pentateuque. Mais Bossuet minimise le rôle de ces ajouts. Il n'y voit pas un argument en faveur de l'hypothèse d'une compilation de manuscrits divers ou d'une diversité d'auteurs. Il fait moins œuvre de chercheur que d'apologète, aux yeux de Simon.

La question de l'auteur du Pentateuque va donc animer la controverse sur l'autorité des Écritures. Moïse est alors généralement considéré comme l'auteur incontesté du Pentateuque[11]. Dieu lui a dicté ce livre comme un maître dicte un texte à ses élèves. Voilà ce que Simon a appris au séminaire et qu'il retrouve d'ailleurs chez des auteurs juifs[12]. Or, que découvre-t-il dans sa lectu-

---

9. J.-B. BOSSUET, *Instruction sur la lecture de l'Écriture sainte,* dans *Œuvres complètes,* Versailles, J.A. Lebel, 1815-1816, tome V, p. 727.

10. «M. l'Évêque de Meaux, dans l'endroit même où il dispute avec le plus de zèle contre Spinoza, reconnaît librement ces sortes d'additions dans les livres de Moïse. Comme l'autorité de ce prélat est d'un grand poids dans cette question, je vous rapporterai ses propres paroles. 'N'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le livre de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire tout un même corps? Pour les autres additions, voyons ce que c'est... On aura peut-être continué une généalogie commencée... expliqué un nom de ville changé par le temps: à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste, et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera donné par remarque dans celui de Moïse, comme un fait constant et public dont tout le peuple était témoin.' Cette remarque de M. l'Évêque de Meaux fait connaître avec évidence qu'on peut, sans être téméraire, avouer contre l'autorité de Josèphe et de Philon, qu'on a inséré quelque chose après coup dans les livres de Moïse» (R. SIMON, *Lettre XIX*, dans *Lettres choisies de Monsieur Simon*, p. 222-223).

11. Cf. J.-B. BOSSUET, *Œuvres. Discours sur l'histoire universelle,* tome XXV, p. 195.

12. «Quoique les rabbins soutiennent avec opiniâtreté qu'il n'y a pas un mot dans les livres de Moïse que Dieu ne lui ait dicté, ils ne laissent pas d'avouer qu'il y a eu chez eux des scribes dès le temps du même Moïse» (R. SIMON, *De l'inspiration...* [cité *supra*, n. 8], p. 22). – «Isaac Abarbanel [auteur juif] ne laisse pas de croire, avec tous les Docteurs, que la Loi a été écrite par Moïse jusqu'aux moindres minuties et qu'il n'y en a pas un seul mot qui ne soit de lui, Dieu lui ayant dicté 'de mot à mot toutes les paroles du Pentateuque'. C'est pourquoi, ajoute Abarbanel, 'les Talmudiques... sur les huit derniers versets de la Loi, qui commencent par ces mots, 'et Moïse mourut', disent que Dieu a dicté toute la Loi, et que Moïse l'a écrite jusqu'aux derniers versets que Dieu a aussi dictés, et que Moïse les a écrits en pleurant'» (ID., *Lettres, Lettre XXVIII*, p. 211).

re du Pentateuque? Il découvre diverses manières de parler, ainsi que de nombreuses redites:

> Outre ces manières de parler et plusieurs autres semblables dont Moïse n'a pu être l'auteur, il y a une infinité de redites d'une même chose dans le Pentateuque, qui ne sont point apparemment de Moïse, mais plutôt de ceux qui ont fait le recueil des Livres Sacrés, et qui ont joint ensemble plusieurs leçons ou explications des mêmes mots, ne jugeant pas à propos d'ôter de leurs exemplaires ce qui éclaircissait le texte. Nous pouvons mettre au nombre de ces redites ou répétitions, la description du déluge... Il y a bien l'apparence que, si un seul auteur avait composé cet ouvrage, il se serait expliqué en bien moins de paroles, principalement dans une histoire... La diversité de styles qui se rencontre dans les livres de Moïse, semble aussi être une preuve pour montrer qu'un même écrivain n'en est pas l'auteur. L'on y voit tantôt un style fort coupé, et tantôt fort étendu, bien que la diversité de la matière ne le demande pas[13].

La variété des styles, les «redites», sont la trace d'une compilation de divers documents. Pour Simon, la conclusion s'impose: «Nous distinguerons dans les cinq livres de la Loi, ce qui a été écrit par Moïse, d'avec ce qui a été écrit par ces prophètes ou écrivains publics[14].»

Or, estime Bossuet, prétendre que les livres du Pentateuque ne sont pas de Moïse mais d'auteurs divers et postérieurs, c'est leur retirer à la fois l'autorité de Moïse, la garantie d'une mémoire vive et sûre des événements fondateurs, la force aussi d'un récit dont le rédacteur est à la fois acteur et témoin privilégié. Comment Simon peut-il tenir de tels propos sans ruiner l'autorité des Écritures? Pour Bossuet, être scribe ou copiste ne confère aux documents en cause qu'une valeur profane.

Sur ce dernier point, Simon précise sa pensée dans sa lettre au Docteur Pirot:

> Être scribe et prophète ne sont pas deux choses opposées. Le mot de prophète ne se prend pas ici pour des hommes qui prédisent l'avenir, mais pour des écrivains dirigés par l'Esprit de Dieu. Ils avaient cela de commun avec les autres écrivains qu'ils étaient pour l'ordinaire témoins de ce qu'ils mettaient par écrit, mais Dieu leur avait accordé ce privilège qu'ils ne pouvaient pas errer. Ce qui trompe quelques théologiens, c'est qu'ils ne conçoivent dans cette affaire

---

13. R. SIMON, *Histoire critique...* (cité *supra*, n. 4), ch. V, p. 17, 33, 39. «Pour entendre mieux de quelle nature étaient ces Prophètes dont Dieu se servait pour être les interprètes parmi les hébreux, on remarquera que dans les États bien réglés, principalement dans l'Orient, il y a toujours eu de certaines personnes qui ont pris le soin de mettre par écrit les affaires les plus importantes de la République, et d'en conserver les actes dans des archives destinées à cet usage» (*ibid.*, p. 15).

14. *Ibid.*

rien que de divin et de surnaturel, au lieu qu'il faut aussi reconnaître quelque chose d'humain.

Nos théologiens demeurent cependant d'accord que tout le Pentateuque a été inspiré, cependant les plus savants d'entre eux ne font aucune difficulté de reconnaître que ce que Moïse a écrit de la création du monde, des généalogies des premiers patriarches, et des autres choses qui l'ont précédé, a pu être tiré des mémoires que ces patriarches avaient laissés. Dira-t-on pour cela que cette première partie du Pentateuque n'a pas été inspirée, parce qu'elle a été prise de ces anciens mémoires? De plus, il n'était pas nécessaire que Dieu dictât à Moïse ce qui se passait devant ses yeux. Il l'a recueilli lui-même ou il l'a fait recueillir par ses scribes...

Au reste, il importe fort peu que Moïse ait écrit de sa main les actes de ce qui s'est passé de son temps, ou qu'il les ait fait écrire aux scribes de l'État. Saint Paul n'avait-il pas Tertius pour son scribe? Baruc a été le scribe du prophète Jérémie... Il n'y a rien de plus ordinaire dans l'Écriture que d'attribuer à une personne ce qui se fait par son autorité[15].

Simon rend ici parfaitement compte de la distinction entre authenticité et inspiration. Tous les rédacteurs du Pentateuque ont été inspirés et Dieu leur fit le privilège de ne pas errer, les conduisant par son Esprit. On peut donc garder foi dans les Livres saints, malgré une diversité de rédacteurs et de documents; cette distinction est d'un intérêt capital. Au-delà d'une étude historique, Simon aboutit à l'élaboration d'une théologie de l'inspiration faisant droit à la raison et à la foi.

III. - Les sens de l'Écriture

Il y a néanmoins un point délicat où Simon s'oppose de nouveau à Bossuet. Qu'est-ce qu'une lecture littérale ou un sens littéral, quelle est la place de ce sens par rapport aux autres sens de l'Écriture? Le mot «littéral» avait-il le même sens chez nos deux protagonistes ?

1. Le sens littéral dans l'acception commune

Pour l'évêque de Meaux, le sens littéral d'un texte est celui qui se recueille dès la première lecture: «[Il suffit] de se servir de son esprit pour recueillir simplement, sans aucune discussion de fond, ce qui résulte de la suite du discours[16].» Cette lecture faite dans la

15. R. SIMON, *De l'inspiration des livres sacrés* (cité *supra*, n. 8), p. 20-21 et 27.
16. Cité par P.-M. BEAUDE, *L'accomplissement des Écritures*, coll. Cogitatio fidei, Paris, Cerf, 1980, p. 54.

foi nourrit d'emblée la foi. Bossuet pense ici au sens spirituel de l'Écriture. Un texte dicté par l'Esprit Saint ne peut, selon lui, concerner que la foi. Cette lecture de foi donne, chez Bossuet, une lecture essentiellement christologique, tout passage de l'Écriture ne pouvant que viser directement Jésus. Si cette première lecture fait naître un doute, Bossuet conseille alors de se tourner vers les Pères de l'Église, vers la tradition, pour se rallier à leur autorité, comme l'indique le Concile de Trente. «Ainsi, le sens de cette Écriture doit être fixé immuablement, sans avoir égard aux raisons que l'esprit humain peut imaginer sur la possibilité de la chose[17].»

Bossuet laisse-t-il pour autant la raison sans emploi? Non, elle intervient en second lieu pour organiser, élucider et dire clairement la foi contenue dans les textes saints. C'est la part du travail théologique, pour lequel Bossuet fait appel au consentement unanime des Pères. La théologie vient éclairer ce qui était déjà pleinement possédé dans une première lecture. Voici un exemple de cette lecture:

> Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinait. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'était-il nécessaire de l'endormir pour lui tirer cette côte? Était-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur? Ah, que cette raison serait ridicule! Mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin! Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur, dont la mort fait naître l'Église: mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa prompte résurrection. Sa mort fait donc naître l'Église. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme, pendant un sommeil tout mystérieux: et pendant le sommeil du second Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacrements par lesquels l'Église est régénérée. En un mot, dit saint Augustin, si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Écritures prophétiques n'ont pas de goût; elle sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, intelligence, raison... il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a ni trait, ni virgule, de la loi ancienne, qui ne parle du Sauveur Jésus. La loi est un Évangile caché: l'Évangile est la loi expliquée[18].

Cette conception du sens littéral — un sens directement spirituel et christologique — va à l'encontre de la sensibilité à la fois des juifs et des protestants. Richard Simon, qui les connaît, s'en fait l'écho. Pour les juifs, les chrétiens ne respectent pas le sens lit-

17. Concile de Trente, IV[e] session, 2[e] décret.

18. J.-B. BOSSUET, *Sermon pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie,* dans *Œuvres complètes*, tome XI, p. 585.

téral des livres de l'Ancien Testament et ne considèrent pas le premier objet des récits et des prophéties; ils privilégient une lecture allégorique, messianique, de l'Ancien Testament, qui le tire tout à elle et le vide de son contenu. Simon rappelle aux juifs qu'ils usent eux aussi du principe d'une double lecture. Ils font certes honneur au sens immédiat, c'est-à-dire historique des textes, mais ne craignent pas d'user du *deras*[19], sens mystique, pour appliquer au Messie des textes qui ne le concernent pas directement selon le sens littéral. Leur attitude a changé en réaction à la lecture chrétienne de l'Ancien Testament:

> Leurs docteurs n'ont commencé à insister fortement sur le sens littéral, que lorsqu'ils ont eu des disputes avec les chrétiens: et il était facile de leur répondre, en ne suivant point d'autres principes que ceux qu'ils avaient établis... Pourquoi veulent-ils que, lorsqu'il s'agit du Messie, on ne puisse se servir de preuves qui soient appuyées sur des sens mystiques et allégoriques de l'Écriture, puisqu'ils ont toujours observé eux-mêmes cette méthode[20]?

Simon connaît aussi les reproches des protestants, qui refusent les arguments tirés de la tradition et selon lesquels une simple lecture du texte suffit, celui-ci étant clair par lui-même. Habilement, Simon prend ici la défense de la tradition pour justifier sa propre œuvre critique:

> Ce que j'ai avancé jusqu'à présent sur ce sujet, prouve évidemment que les protestants n'ont pas lieu de se vanter que la parole de Dieu contenue dans l'Écriture, est claire et nullement embarrassée. En quoi ils font bien voir leur ignorance, ou plutôt leur peu d'application aux difficultés qui se rencontrent dans chaque livre de la Bible. Ils n'ont pas pris garde que même les plus savants juifs doutent presque partout de la signification propre des mots hébreux, et que les dictionnaires qu'ils ont composés de la langue hébraïque ne contiennent le plus souvent que des conjectures incertaines...
>
> En effet, ces derniers novateurs [Luther, Calvin, Zwingli et leurs sectateurs] conviennent tous, en ce qu'ils ne reçoivent pour principe de la religion que l'Écriture sainte, parce que la religion, disent-ils, doit être fondée sur la pure Parole de Dieu et non pas sur celle des hommes. Mais sous prétexte de ne suivre que la pure Parole de Dieu, ils ont bien plus souvent suivi les conséquences qu'ils ont prétendu tirer immédiatement de l'Écriture, que cette pure Parole de Dieu... Cependant, ils osent affirmer que l'Écriture est d'elle-même claire et facile à entendre. En quoi ils font bien voir qu'ils se trompent puisqu'ils tirent des conséquences si différentes d'un seul et même principe qu'ils supposent être évident[21].

---

19. Le mot hébreu *deras* signifie rechercher, expliquer. L'appellation *midrash* est devenue courante et désigne une méthode d'interprétation des Écritures à caractère plutôt homilétique.

20. R. SIMON, *Histoire critique...* (cité *supra,* n. 4), p. 245.

21. *Ibid.*, p. 370 et 427.

L'argumentation de Simon est rigoureuse: le sens de l'Écriture étant parfois peu évident, même pour les hébraïsants et pour les juifs, le trouver clair est simpliste et peu respectueux des textes. La division qui règne chez les protestants du fait de la variété des conséquences qu'ils tirent de leurs lectures montre suffisamment que le sens, qualifié par Simon de littéral, ne se suffit pas à lui-même. Les Pères, en appliquant à Jésus certains textes, suivaient une tradition juive fort ancienne utilisée par Jésus et les évangélistes. L'Église est donc fondée de perpétuer ce recours à la tradition quand elle lit l'Écriture. Ce recours à la tradition ne signifie nullement l'abandon du sens que lui-même appelle littéral.

2. *Le sens littéral chez R. Simon*

Quel est dès lors, pour Simon, le sens littéral? Pour parler des sens de l'Écriture, Simon emploie des qualificatifs variés, qui font parfois douter de la clarté de sa pensée ainsi que du nombre de sens qu'il reconnaît dans l'Écriture. On s'accorde néanmoins pour reconnaître que, pour lui, il y avait deux sens à l'Écriture: littéral et spirituel[22]. Le rôle du critique est de rétablir le sens premier de la lettre, la vraie lettre, c'est-à-dire le sens des mots mêmes du texte, leur sens grammatical. À partir de là, Simon replace ces mots dans leur contexte historique immédiat, tel ou tel épisode de la vie du peuple juif. Quand il s'agit d'une prophétie, il recherche d'abord à quel objet de l'ancienne Alliance cette prophétie s'applique avant d'en faire une lecture tropologique ou allégorique. Ceci permet d'éviter des malentendus et donne sa place à la lettre du texte, dont le sens est lui-même problématique[23].

Richard Simon eut-il des devanciers dans ce travail ascétique et de longue haleine qui occupa toute sa vie? Certes, son hommage à Origène et à Jérôme est constant. Cependant il n'apparaît pas à Richard Simon «que la plupart des Pères se soient appliqués à interpréter l'Écriture selon la rigueur du sens littéral... Nous

---

22. Simon parle d'abord du sens «littéral ou grammatical», du sens «historique» et/ou «littéral», «purement littéral», «véritable», du sens «propre» et du «premier sens» de l'Écriture. Il qualifie le second sens de «sublime», «mystique», «mystique et sublime», «second», «allégorique», «spirituel», «théologique» et aussi, mais plus rarement, «accommodé» ou «appliqué».

23. «L'exégète répond au souhait de Richard Simon en faisant acte de grammairien, sans se dissimuler que la grammaire l'entraîne plus loin que ne prévoyait et, sans doute, ne souhaitait l'auteur de l'*Histoire critique*. La lettre est dure et dure est sa règle... La fascination de Richard Simon pour l'exégèse rabbinique n'a d'égale que la résistance qu'il lui oppose: le phénomène s'explique par le double pressentiment que la lettre est le nœud du problème, mais qu'elle est, au cœur de sa propre nature, une énigme redoutable que la tradition juive honore. S'il arrive que la lettre réduise les miracles, elle ne réduit pas le mystère. C'est par elle que domine, dans les récits bibliques, 'l'atmosphère de sécheresse' dont parle Martin Buber et qui agrandit en eux l'inconnu» (P. BEAUCHAMP, *Le récit, la lettre et le corps*, Paris, Cerf, 1982, p. 28).

devons donc plutôt rechercher la vérité de la religion chrétienne dans les commentaires des premiers Pères sur l'Écriture, qu'une explication littérale du texte de la Bible... tant il est difficile d'expliquer l'Écriture à la lettre, et sans avoir recours au sens allégorique»[24]. Simon tempère par la suite quelque peu son jugement: «Nous pouvons dire en général que les Pères expliquant l'Écriture, dans leurs homélies ou discours qu'ils prononçaient en préférence au peuple, ont négligé souvent le sens littéral, qui était beaucoup moins propre à l'exhortation que le sens moral et allégorique[25].» Malgré la conviction qu'eurent les Pères de l'intérêt d'une première analyse littérale des textes saints, fort peu parmi eux, estime Simon, empruntèrent cette voie, préférant en venir vite au sens théologique et spirituel des Écritures, pour des motifs pastoraux.

Devant un tel constat, on comprend les peines de Simon à réhabiliter la lettre de la Bible. Même si les esprits ont évolué[26], il va cependant falloir de grands efforts à Simon pour faire admettre le bien-fondé d'une étude systématique du sens littéral.

3. Réaction de Bossuet: le sens théologique est littéral

Pour Bossuet, on l'a vu, le sens littéral est celui qu'on recueille dès la première lecture faite dans la foi. Conception inconciliable avec celle de Simon:

> En effet, selon ses maximes [celles de R. Simon], il ne faut plus de théologie, tout sera réduit à la critique; c'est elle seule qui donne le sens littéral; parce que, sans rien ajouter aux termes de l'Écriture pour en faire connaître l'esprit, elle s'attache seulement à peser les mots: tout le reste est théologique, c'est-à-dire peu littéral et peu recevable[27].
>
> Il n'y a rien de plus commun dans les notes de notre auteur que d'attribuer, comme il le fait aussi dans sa préface, un *deras*, c'est-à-dire, un sens sublime et spirituel à certains passages de l'Écriture. Sans s'arrêter à son mot hébreu, qui ne sert de rien pour autoriser

24. R. SIMON, *Histoire critique...* (cité *supra*, n. 4), p. 380.
25. *Ibid.*, p. 391.
26. Même un Le Maistre de Sacy prend ses distances par rapport à une exégèse cherchant un sens spirituel dans les moindres circonstances de l'histoire biblique: «Comme dans une harpe... tout sert pour la faire résonner, et tout néanmoins ne résonne pas... Ainsi, dans l'histoire sacrée, tout généralement n'est pas une figure ou une prophétie, mais les moindres choses servent comme de jointure et de liaison pour les plus grandes qui sont prophétiques et mystérieuses» (I.-L. LE MAISTRE DE SACY, *La Genèse traduite en François avec l'Explication du sens littéral et du sens spirituel*, Paris, L. Roullant, 1683. Cité dans *Le Grand Siècle et la Bible*, p. 767).
27. J.-B. BOSSUET, *Défense de la tradition et des saints Pères*, cité par J. STEIMANN, *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique*, Bruges – Paris, 1960, p. 404.

son sentiment, il eût fallu instruire le peuple que ce sens sublime et spirituel, loin d'exclure le sens véritable, le contient souvent; et que c'est même le sens primitif et principal que le Saint-Esprit a eu en vue. Bien éloigné de faire cette observation, et au contraire, opposant partout le terme de littéral, dont il abuse, au sens spirituel et prophétique, le traducteur induit le peuple à erreur, comme si les prophéties et les figures de la loi, qui sont toujours alléguées par Jésus-Christ et les apôtres, comme des avant-coureurs et des prédictions de la nouvelle Alliance, n'étaient qu'allégorie et application ingénieuse[28].

Ces accusations de Bossuet sont graves. Selon lui, Simon oppose un simple «terme», celui de littéral, au «sens» spirituel, retirant aux prophéties leur valeur d'annonce de l'Alliance nouvelle, et les rendant adventices et non fondées. Simon pourtant ne rejette pas le sens théologique ou mystique de l'Écriture: l'usage qu'il fait du *deras* en est un exemple, et face aux commentateurs juifs et protestants, il défend le sens mystique et les allégories. Bossuet ne le voit-il pas ou a-t-il pressenti quelque chose d'autre dans les écrits de Simon? Suivons de plus près l'argumentation de Richard Simon:

L'auteur [c'est Simon lui-même qui parle] s'est expliqué très nettement dans la Préface sur ce qui regarde les interprétations mystiques. Il y distingue, d'une manière claire et précise, les faux mystiques d'avec les véritables. Il est très éloigné de confondre les sens sublimes et spirituels, qui font autorité par Jésus-Christ et les Apôtres, avec les visions de certains mystiques, qui abusent manifestement des paroles de l'Écriture, pour les accommoder avec leurs idées... L'auteur ajoute en ce même endroit que c'est là le caractère de nos faux mystiques, qui n'ayant rien de fixe et d'arrêté, s'éloignent du sens littéral de l'Écriture, pour suivre leurs visions...

Quand le traducteur [Simon lui-même] s'est servi du mot *deras,* pour exprimer le sens sublime, il a eu en vue les juifs. Il a voulu insinuer par là que ces sens sublimes ne sont point de l'invention de Jésus-Christ et de ses Apôtres; et ainsi que les juifs ne peuvent pas les rejeter, comme si c'étaient plutôt des fictions ingénieuses que des véritables interprétations. Il n'était point nécessaire que l'auteur s'étendit au long pour faire voir que le sens sublime et spirituel n'exclut point le véritable, et que c'est même le principal que le Saint-Esprit a eu en vue. Ces sens mystiques et spirituels étant fondés dans l'Écriture même, et dans un usage constant de la Synagogue et de l'Église, on suppose d'un commun consentement qu'ils ne sont pas moins vrais que le sens littéral.

28. J.-B. BOSSUET, *Instructions sur la version du Nouveau Testament imprimée à Trévoux,* Première Instruction, dans *Œuvres complètes,* tome IV, p. 386.

Simon cite à ce propos son *Histoire critique du vieux Testament* pour réfuter les intentions que lui prête Bossuet:

> Il est vrai que ce qui est purement allégorique ne peut servir de preuve positive pour établir une religion. Mais lorsque ces allégories sont appuyées sur la Tradition, on peut alors les employer et les appliquer à des faits qui sont déjà constants par cette Tradition. Un auteur qui parle de la sorte a-t-il pu croire que les prophéties et les figures de la Loi appliquées par Jésus-Christ et par les Apôtres n'étaient qu'allégorie et application ingénieuse[29]?

On ne saurait être plus clair: il y a, aussi vrai que le sens littéral, un authentique sens sublime et spirituel, fondé dans l'Écriture même, faisant autorité par toute la tradition et par Jésus-Christ, et qui, de surcroît, est le «principal que le Saint-Esprit ait eu en vue». Simon est parfaitement honnête et cohérent avec lui-même lorsqu'il écrit ces lignes. Il n'y a pas là une concession de sa part provoquée par les foudres de Bossuet. Il va même plus loin encore, qualifiant le sens spirituel de littéral:

> Les juifs mêmes conviennent de ce principe avec les chrétiens, reconnaissant d'un commun accord deux sens dans l'Écriture, dont le premier est littéral et historique, et le second mystique et spirituel, et qui ne laisse pas pour cela d'être souvent *littéral à sa manière*. Nous voyons dans les psaumes des expressions qui marquent à la lettre et historiquement David et Salomon, et que les juifs et les chrétiens entendent aussi du Messie, à cause de certaines circonstances qui y sont jointes qu'il serait difficile d'attribuer à David et à Salomon[30].

Le sens spirituel est donc «littéral à sa manière», les choses figurées par les mots sont «un second sens littéral». Simon ne corrige pas sa pensée: le contexte polémique dans lequel interviennent ces passages (la défense du sens théologique) sont la cause des imprécisions de vocabulaire.

Richard Simon affirme donc l'existence de deux sens, sans confusion. Le sens littéral, historique et grammatical, et le sens spirituel et théologique. Les deux sont indispensables pour comprendre le texte et ce qu'il nous enseigne. Un texte de l'Ancien Testament a donc deux sens, l'un concerne un objet ou un événement de l'ancienne Alliance, et l'autre, Jésus-Christ ou l'Église; ce dernier est le principal, le plus parfait et le plus étendu. Mais, même doté de toutes ces vertus, Simon n'affirme jamais que ce sens théologique est réellement littéral.

---

29. R. SIMON, *Lettres choisies*, t. IV, p. 414, 417 et 420.
30. ID., *De l'inspiration...* (cité *supra*, n. 8), p. 124. C'est nous qui soulignons.

4. Les sens de l'Écriture: intuition de Bossuet et limites de Simon

Au-delà de la controverse, un désaccord persiste entre Bossuet et Simon tant sur l'utilité d'une recherche historique et grammaticale — laquelle semble peu utile à Bossuet — que sur la nature du lien entre la lettre de la Bible et sa lecture spirituelle: peut-on tirer le sens spirituel immédiatement à partir de la lettre du texte? Il faut entendre le cri de Bossuet pour mesurer l'enjeu que recèle cette question:

> Il paraîtra dans la suite que l'auteur renverse une infinité de principes, non de quelques théologiens, mais de toute la théologie; et quand il s'excuse sur ce qu'il n'a prétendu que d'expliquer le sens littéral, premièrement il nous trompe, puisqu'il remplit toutes ses notes de dogmes théologiques, et secondement il insinue que la théologie n'est pas littérale[31].

Nous avons du mal à imaginer que Bossuet craigne de voir la théologie renversée par des explications sur les événements de la vie d'Israël ou par une précision grammaticale éclairant le sens d'un mot. L'enjeu de la controverse vient de ce qu'il pense que Simon «insinue que toute la théologie n'est pas littérale», et que les prophéties et figures ne soient plus considérées que comme des sens ajoutés par rapport à ce que Simon estime propre et littéral, c'est-à-dire historique et grammatical.

Si Simon refuse d'opposer le sens spirituel au sens littéral, il les distingue si nettement l'un de l'autre qu'il est difficile de présumer qu'il veuille bien les unir. Or c'est bien cette union des deux sens que Bossuet tente d'arracher à son controversiste. Bossuet voudrait entendre de lui que le sens spirituel contient le sens littéral. Il l'a confié à Simon dans une note manuscrite qu'il lui fit parvenir et que ce dernier cite dans une lettre à un tiers, où il donne sa réponse:

> Je [Bossuet] suis bien aise d'observer encore que l'auteur attribue souvent un *deras,* c'est-à-dire un sens sublime et spirituel à certains passages. Il est obligé d'avertir que ce sens sublime et spirituel, loin d'exclure le sens littéral, le contient souvent, et est même le sens primitif et direct. Autrement, il donnera la fausse idée que tout sens spirituel n'est pas littéral[32].

Encore une fois — et la requête de Bossuet était pourtant claire — Simon répugne à associer les deux sens de l'Écriture: «bien qu'on reconnût ce sens sublime pour vrai, il était néanmoins distingué du littéral et historique..., il ne faut pas confondre le sens

---

31. J.-B. BOSSUET, *Instructions sur la version du Nouveau Testament,* **Première Instruction (cité *supra*, n. 8), p. 387.**
32. R. SIMON, *Lettres*, t. IV, p. 421.

allégorique avec le littéral», et ce qu'il dit ici du «sublime» ou de l'«allégorique» fait tout un pour lui avec le sens théologique et spirituel. Simon reçoit le sens spirituel comme le sens littéral, mais sa classification dualiste empêche d'établir un lien entre eux, de fonder l'un dans l'autre: Simon sent que le sens théologique ne contient pas le sens littéral.

En sens inverse, Bossuet repousse le sens littéral, ce qui rend la théologie étrangère à l'histoire et à la lettre. Les conséquences de son refus auront des conséquences énormes sur l'étude de l'Écriture en milieu catholique jusqu'au début de ce siècle. Simon ne parvient pas à surmonter une dissociation entre sens littéral et sens théologique, engageant ce conflit entre exégèse et dogmatique qui a affecté jusqu'à Vatican II l'histoire de la pensée catholique.

F-69002 Lyon
10, rue Saint-Nizier

Vincent BEDON
Communauté de l'Emmanuel

Sommaire. — La critique biblique eut une genèse difficile. À la fin du XVII[e] s., la controverse qui opposa R. Simon à J.-B. Bossuet l'illustre bien. L'article montre comment la critique rigoureuse des textes bibliques transmis conduisit Simon à distinguer leur authenticité de leur inspiration et de leur infaillibilité, puis à élaborer une théologie de l'inspiration. Nos auteurs s'opposèrent aussi sur la valeur et la portée du sens littéral et du sens spirituel de l'Écriture: faut-il les distinguer pour mieux les réunir? le sens littéral est-il compris dans le sens spirituel, ou est-ce l'inverse? L'état de la question et ses enjeux sont ici présentés.

Summary. — The beginnings of critical biblical study were not easy. This is well illustrated by the debate which opposed R. Simon and J.-B. Bossuet at the end of the 17th Century. This article shows how a rigourous critical approach to received biblical texts led Simon to differentiate between authenticity, inspiration and infallibility, and then to develop a theology of inspiration. The two authors also disagreed on the value and extent of the literal and spiritual meanings of Scripture: should a distinction be made so as to better bring the two together? is literal meaning a part of spiritual meaning or vice versa? This article sets out how things currently stand in the matter and underlines what is at stake.